

12 copies
23 for 38 39
38 copies

58 Un

ESQUISSE D'UNE DOGMATIQUE

61 mmikel



38 kat. parissant

par Karl BARTH

Traduction de Fernand Ryser et Edouard Mauris

Préface de Pierre Gisel



BTA 3009

23
"19"
BART
Dog

LES ÉDITIONS DU CER
29, boulevard Latour-Maubour,
75007 PARIS



ONS LABOR ET FIDES
1, rue Beauregard
CH - 1204 GENÈVE

592138

CHAPITRE XV

IL A SOUFFERT

La vie de Jésus-Christ est abaissement et non triomphe. Elle est faite d'échecs et non de succès, de souffrance et non de joie. C'est ainsi qu'elle met en évidence la révolte de l'homme contre Dieu et la colère de Dieu qui en est la conséquence nécessaire. Mais en même temps, elle permet à Dieu de manifester la miséricorde qui lui fait prendre à son compte le destin de l'homme, c'est-à-dire son abaissement, ses échecs et ses souffrances, afin de l'en délivrer.

A cet endroit, le catéchisme de Calvin contient une affirmation surprenante : il prétend que le Symbole *laisse de côté* toute l'histoire de la vie de Jésus jusqu'à la Passion parce que cette histoire ne ferait pas partie de la « substance de notre rédemption ». Permettez-moi de le dire, ici Calvin se trompe. Comment peut-on affirmer en effet, qu'avant la Passion, la vie de Jésus ne concerne pas notre rédemption ? Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Faut-il comprendre que les faits de la vie du Christ sont des détails superflus ? Personnellement, je crois, au contraire, que c'est *toute* sa vie qui se trouve résumée dans les trois petits mots : « Il a souffert. » Calvin nous fournit ici une preuve

amusante que les élèves sont parfois plus sensés que leur maître : en effet, nous lisons dans le catéchisme de Heidelberg rédigé par deux disciples de Calvin, Olevianus et Ursinus : « Qu'entends-tu en disant : *il a souffert* ? — Que, pendant *tout le temps de sa vie sur la terre, mais particulièrement* à la fin, il a porté *en son corps et en son âme* le poids de la colère de Dieu contre tous les péchés du genre humain... » (Q. 37), Certes, on pourrait citer à l'appui de l'opinion de Calvin le fait que ni l'apôtre Paul, ni, dans l'ensemble, les épîtres du Nouveau Testament, ne tiennent grand compte de « tout ce temps de la vie de Jésus sur la terre » et que les autres apôtres eux-mêmes, si l'on en juge par le livre des Actes, ne semblent guère s'y être intéressés. Apparemment tout ce qu'ils retiennent de Jésus, c'est qu'il a été trahi par les Juifs, livré aux païens et crucifié, pour ensuite ressusciter des morts, Mais, ne l'oublions pas, si toute l'attention de la première communauté chrétienne s'est ainsi concentrée sur le Christ crucifié et ressuscité, c'est dans un sens *inclusif* et non pas *exclusif* : la mort et la résurrection de Jésus constituent une réduction de sa vie *tout entière*, réduction qui implique tout le reste. C'est bien toute la vie de Jésus que recouvre l'expression « il a souffert ».

Voilà une vérité tout à fait surprenante et que nous ne sommes guère préparés à entendre après tout ce que nous avons appris des précédentes leçons. Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, notre Seigneur, conçu du Saint-Esprit, né de la vierge Marie, vrai Dieu et vrai homme... quel rapport peut-il y avoir entre ces affir-

mations et une existence entièrement placée sous le signe de la *souffrance* ? A première vue, il nous semble que la vie de Jésus-Christ devrait, au contraire, se dérouler sous le signe de la puissance, du succès, du triomphe, de la joie. Et voilà que le Symbole décrit toute cette vie par un mot : il a souffert. Est-ce son dernier mot, Certes, nous ne devons pas oublier ce qui suit : le troisième jour, il est ressuscité des morts. Et il y a dans la vie de Jésus elle-même des signes de la joie et de la victoire finales. Ce n'est pas par hasard qu'il y est si souvent question de « béatitude » et ce n'est pas pour rien que les Evangiles emploient si fréquemment l'image du festin. Si, à notre étonnement, il est dit plusieurs fois de Jésus qu'il a pleuré, mais jamais qu'il ait ri, il n'en reste pas moins que ses souffrances sont sans cesse comme traversées d'éclairs de joie : de la joie que lui donnent la nature, les enfants et surtout le fait de sa propre existence, de sa mission. Il est dit, à un moment donné, qu'il tressaille d'allégresse parce que Dieu a révélé aux enfants ce qu'il a caché aux sages et aux intelligents (Luc 10, 21). Ses miracles respirent la joie et le triomphe. Le salut fait irruption dans la vie des hommes. Il semble qu'on discerne la vraie nature de celui qui l'apporte. Et quand, dans le récit de la transfiguration, il est dit que Jésus apparaît à ses disciples resplendissant comme la lumière, (Marc 9, 3 : « d'une telle blancheur qu'il n'est pas de foulon sur la terre qui puisse blanchir ainsi ! »), nul doute que nous ayons ici une manifestation anticipée de l'issue de sa vie terrestre, mais aussi, pourrait-on dire, un rappel de la véritable origine de cette vie. Bengel a certainement vu juste

lorsqu'il affirme des récits évangéliques qui précèdent la résurrection : *spirant resurrectionem*. Mais, cela étant reconnu, on ne saurait dire davantage, C'est comme un léger parfum qui émane de Noël et de Pâques et rappelle, ici et là, la présence victorieuse de Dieu. En fait, la vie de Jésus est d'un bout à l'autre *souffrance*. Pour les évangélistes Matthieu et Luc, par exemple, *toute son enfance*, dès sa naissance dans une étable à Bethléhem, est déjà placée sous le signe de la souffrance. Sa vie durant, Jésus est un persécuté, étranger à sa propre famille et à son peuple qu'il scandalise par ses paroles, exclu de la communauté civile, de l'Eglise et de la culture de son époque. Il va d'échec en échec. Et quelle solitude est la sienne, parmi les hommes, tandis qu'il subit les attaques des élites et de la masse, et l'incompréhension de ses propres disciples. C'est par l'un d'eux qu'il sera trahi et c'est celui auquel il dira : « Tu es Pierre... » (Mat. 16, 18) qui le reniera trois fois. Enfin c'est des Douze que l'Evangile déclare : « Tous l'abandonnèrent » (Mat. 26, 56), tandis que la foule hurle : « Ote-le ! Crucifie-le ! » (Mat. 27, 22 s). Toute la vie de Jésus se déroule ainsi dans l'isolement et comme à l'ombre de la croix. Le fait que la lumière de la résurrection brille ici et là sur ce monde de ténèbres, n'est que l'exception qui confirme la règle. *Il faut* que le Fils de l'homme monte à Jérusalem pour y être condamné, flagellé et crucifié et pour ressusciter le troisième jour (Mat. 16, 21). Mais, auparavant, il y a cette nécessité mystérieuse qui domine sa vie, la nécessité de la croix.

Qu'est-ce à dire ? N'est-ce pas en contradiction avec

ce qu'on serait en droit d'attendre d'une nouvelle comme celle de l'incarnation de Dieu ? Il a souffert... Remarquez que c'est ici que nous rencontrons pour la première fois dans le Symbole une allusion directe au problème du mal et de la souffrance. Certes, nous avons déjà dû en tenir compte à plusieurs reprises. En fait, c'est à cet endroit seulement de la confession de foi que nous trouvons la première indication explicite relative à un trouble affectant les rapports du Créateur et de la créature, à une injustice, à une puissance de destruction génératrice de souffrance. Ce n'est qu'à partir de ce moment que se présente dans notre champ de vision le côté « ombre » de l'existence humaine ; le premier article qui parle du Dieu créateur, n'en dit rien encore, pas même à propos de la création du ciel et de la terre. Le mal, et par conséquent la mort, n'apparaissent qu'au moment où il est question de l'existence du Créateur devenu créature. S'il en est ainsi, il faut en déduire que nous devons observer une très prudente réserve à l'égard de toutes les tentatives plus ou moins indépendantes d'explication du mal. Dans toutes les tentatives de ce genre, on a plus ou moins oublié que le mal n'entre vraiment en jeu qu'en fonction de Jésus-Christ. Il a souffert. Il a démasqué le vrai visage du mal, la vraie nature de la révolte de l'homme contre Dieu. Que savons-nous au juste, en effet, du mal et du péché, de la souffrance et de la mort ? C'est *ici* que nous en recevons une droite connaissance. C'est ici que toutes ces ténèbres s'éclairent. C'est ici, dans cet homme accusé et châtié, qu'apparaît notre vraie situation devant Dieu. Que sont donc nos plaintes, que sont toutes les opinions de

l'homme sur ses égarements, sa folie et sa nature pécheresse, que sont ses éternelles plaintes sur la perdition du monde, que sont toutes ses théories sur la souffrance et la mort, en regard de ce qui se passe ici ? Il a souffert, lui, vrai Dieu et vrai homme. Toute réflexion autonome (c'est-à-dire coupée de lui) sur ce sujet reste nécessairement privée d'autorité et de pertinence. En dehors de ce centre, on reste à côté de la question. Que l'homme puisse subir les pires calamités sans être ébranlé, nous en avons la preuve tous les jours. Mais qu'en aucun cas le mal qui le frappe ne se présente à lui sous son vrai visage, nous le savons bien. Et c'est ce qui nous permet toujours de refuser de reconnaître notre culpabilité. La vraie connaissance du mal et de nous-mêmes commence avec la connaissance de celui qui, étant vrai Dieu et vrai homme, a subi la souffrance. En d'autres termes, pour comprendre ce qu'est la souffrance, il faut la foi, *Il* a souffert. Mis en parallèle avec ce fait, tout ce que nous appelons souffrir est à côté de la question. C'est seulement à partir de la souffrance du Fils de Dieu que l'on peut reconnaître la réalité et le pourquoi de la souffrance qui, sous mille formes visibles ou cachées, traverse l'ensemble de la création : il s'agit, en vérité de la participation de l'univers à la souffrance du Christ, vrai Dieu et vrai homme.

« Il a souffert. » Pour saisir toute la portée de cette affirmation du Credo, nous voulons commencer par nous rappeler que c'est *Dieu* fait homme en Jésus-Christ qui a dû souffrir, non pas à cause de quelque imperfection inhérente au monde créé, non pas sous la contrainte d'une loi naturelle, mais à cause des

hommes, à cause de leur attitude à son égard. L'histoire qui va de Bethléhem à Golgotha est celle d'un être abandonné, rejeté et persécuté par son propre entourage et finalement accusé, condamné et crucifié. Elle manifeste l'état de guerre et de révolte qui oppose l'homme à Dieu lui-même. Le Fils de Dieu est proprement éconduit, mis à la porte par les hommes. Leur attitude ne peut être que celle des mauvais vigneron de la parabole : « C'est l'héritier, tuons-le et emparons-nous de son héritage ! » (Mat, 21, 38). Telle est la réponse de l'homme à la présence miséricordieuse de Dieu. Il dit non à la grâce. C'est le peuple d'Israël qui, en Jésus, rejette son Messie, son Roi. Tout ce qu'il se montre capable de faire au moment où il se trouve en face du véritable Maître de son histoire, de celui qui lui donne un sens et l'accomplit, c'est de demander aux païens de le mettre à mort. C'est après avoir été livré aux païens par son peuple que Jésus subit la peine de mort prévue par la justice romaine. Voilà ce qu'Israël fait de son Sauveur. De son côté, le monde païen, en la personne de Pilate, ne peut que donner suite à la démarche d'Israël. Il exécute la sentence prononcée par les Juifs et participe à la même rébellion. Or ce crime suprême n'est que la manifestation dernière de la tendance générale qui caractérise toute l'histoire d'Israël où nous voyons comment, de Moïse jusqu'à Jésus-Christ, les envoyés de Dieu se heurtent sans cesse au refus d'un peuple incapable de discerner en eux les messagers de la grâce. Ce refus atteint Dieu lui-même. C'est donc au moment où Dieu s'approche de la manière la plus directe et la plus intime de sa créature, que s'accuse

l'infinie distance qui l'en sépare. Le péché apparaît dès lors sous son vrai visage : c'est le fait de refuser la grâce de Dieu au moment même où elle s'approche de nous, où elle habite parmi nous. Israël croit pouvoir s'aider lui-même. Dans cette perspective, tout ce que nous croyons savoir du péché apparaît comme superficiel et secondaire, comme un simple écho de ce refus initial et catastrophique. Pourquoi, dans l'Ancien Testament, la transgression des commandements — qui sont là uniquement pour maintenir le peuple d'Israël dans l'alliance divine — est-elle une chose mauvaise et amère ? Parce qu'elle manifeste crûment cette révolte de l'homme contre Dieu, ce refus mortel de la grâce. C'est donc le fait que Jésus a dû souffrir de la part des Juifs et des païens, qui seul manifeste la vraie nature du péché. Il permet de comprendre à quel point l'homme fait figure d'accusé et de quoi il est accusé. Il met au jour les racines profondes de toutes les transgressions de la loi, petites ou grandes. Tant que nous ne reconnaissons pas ces racines dans les fautes que nous commettons, dans le mal que nous faisons aux autres, tant que nous refusons de comprendre que la souffrance du Christ nous accuse et que nous participons nous-mêmes à cette révolte de l'homme contre Dieu que manifeste la venue de son Fils, tous les sentiments de culpabilité et toutes les confessions du monde ne servent à rien. Car, sans cette connaissance profonde de notre vraie culpabilité, nous ressemblons, après chaque transgression, au chien mouillé qui se secoue et se remet à trotter ! Tant que nous n'avons pas su discerner la vraie nature du mal et du péché, nous restons incapables de dire (quand bien même nous

parlerions avec beaucoup de conviction de nos fautes) : « J'ai péché contre le ciel et contre toi » (Luc 15, 18). « Contre toi » ; la souffrance de Jésus-Christ nous montre ce que ces deux mots veulent dire et comment toutes nos fautes particulières n'en sont que l'illustration. Nous ne pouvons plus les minimiser. Ce sont des fautes particulières et personnelles qui, de la trahison de Judas à la lâcheté de Pilate, déterminent le rejet de la grâce divine. Elles atteignent Dieu lui-même en personne, d'où leur pesanteur mortelle. L'homme est inculpé de déicide.

Le reconnaissons-nous ? Toute la pertinence de notre connaissance du mal en dépend. Il ne nous reste qu'à mesurer l'insondable abîme de culpabilité qui nous sépare de Dieu, mais de Dieu en tant qu'il s'est fait *homme*. Toute offense à un être humain nous rappelle donc automatiquement *cet* homme. Elle est offense contre *lui*. Car tout être humain que nous offensoons est l'un de ceux que Jésus-Christ a appelés ses frères. Et ce que nous *lui* avons fait, nous l'avons fait à *Dieu* même.

Mais il n'en reste pas moins que la vie de Jésus, avec sa trame de souffrance, est aussi et en même temps la vie d'un *homme*. Pensez, en effet, à la manière dont Jésus apparaît à travers les œuvres maîtresses de l'art chrétien, pensez à la Crucifixion de Grünewald sans oublier les Chemins de croix de la piété catholique : il s'agit bien de l'homme dans toute sa détresse, de l'homme qui, à travers mille tourments, descend peu à peu vers la défaite et vers la mort. Mais, ici encore, il ne s'agit pas de l'homme en tant qu'être

faillible et mortel, de l'homme qui doit subir coûte que coûte son destin misérable parce qu'il n'est pas Dieu : en effet, la souffrance de Jésus procède d'une condamnation et d'un châtement. Elle est la conséquence d'une action juridique qui se précise toujours davantage et finit par prendre la forme que l'on sait. Les Juifs ne peuvent que protester contre ce prétendu Messie qui répond si peu à leur attente. Pensez à l'attitude constante des pharisiens jusqu'à leur intervention devant le Sanhédrin : il s'agit d'un procès, suivi d'une sentence. Cette sentence est soumise à la ratification de l'autorité civile et exécutée par Pilate. Les évangélistes insistent sur l'aspect juridique de toute cette procédure. Jésus est accusé, condamné, exécuté. Et c'est dans cette procédure même qu'éclate, dans toute sa force, la révolte de l'homme contre Dieu.

Mais, dans toute cette action, c'est aussi *la colère de Dieu* qui éclate contre l'homme. Pour le catéchisme de Heidelberg, « il a souffert » signifie : Jésus a porté la colère de Dieu pendant tout le temps de sa vie terrestre. Être homme, devant Dieu, veut dire avoir mérité sa colère. Dans l'unité de Dieu et de l'homme, l'homme ne peut être qu'un failli, qu'un maudit. L'homme Jésus apparaît, dans son unité avec Dieu, comme l'homme de douleur, frappé par Dieu. Et la justice humaine, en prononçant son arrêt de mort, ne fait qu'accomplir la volonté de Dieu. Car si le Fils s'est fait homme, c'est pour manifester que l'homme est sous la colère de Dieu. *Il faut* que le Fils de l'Homme souffre, soit livré aux païens et crucifié, ainsi parle le Nouveau Testament, C'est dans cette

souffrance qu'apparaît la relation entre l'infinie culpabilité de l'homme et l'expiation qu'elle entraîne nécessairement. Il devient absolument évident que le rejet de la grâce de Dieu précipite l'homme dans le malheur. Du moment que Dieu s'est fait homme, c'est toute l'existence humaine qui se trouve dévoilée dans sa tragique réalité : au péché capital correspond la souffrance totale.

Être homme devant Dieu signifie se trouver dans la situation de l'homme Jésus : être porteur de la colère de Dieu. La mort sur la croix, voilà notre sort ! Mais tout n'est pas encore dit : ce n'est pas la révolte de l'homme ni la colère de Dieu qui ont le dernier mot. Car voici en quoi consiste l'insondable mystère de Dieu : c'est Dieu lui-même qui, en l'homme Jésus, accepte de prendre la place de l'homme pécheur, d'être réellement ce qu'il est, un rebelle, et de porter sa souffrance. « Celui qui n'avait pas connu le péché, il l'a fait devenir péché à cause de nous » (2 Cor, 5, 21). Dieu consent à être à la fois tout le péché et toute l'expiation de l'homme ! Voilà ce qu'il a fait pour nous en son Fils.

Certes tout cela reste *caché* durant la vie terrestre de Jésus et n'éclate au grand jour qu'à la résurrection. Toutefois, ce serait mal comprendre la souffrance du Christ que de nous contenter d'y voir uniquement le signe de l'accusation qui pèse sur l'homme et sa destinée. En réalité, cette souffrance est plus que le rappel de la révolte de l'homme et de la colère de Dieu (qui n'en sont qu'un des aspects, comme le montre déjà l'Ancien Testament), La paix de Dieu, la paix de son alliance domine toute la situation. C'est *Dieu lui-même*

qui devient le coupable et subit l'expiation. Et l'on voit désormais comment, à la *culpabilité totale* correspond une *aide totale*. La vérité dernière — et première ! — c'est, ici comme ailleurs, que Dieu est présent et que sa bonté est sans limites. Ce que cela signifie, nous le verrons plus tard, dans un autre contexte. Auparavant, il nous faut encore examiner ce que veut dire l'étonnante remarque insérée dans ce passage du second article : « sous Ponce-Pilate ».

CHAPITRE XVI

SOUS PONCE-PILATE

La mention de Ponce Pilate souligne le fait que la vie et la Passion de Jésus-Christ font partie de cette histoire universelle où se déroule aussi notre propre existence.

L'intervention de ce politicien rend effectives et évidentes aussi bien la réalité de la justice divine que la perversion et l'iniquité de l'ordre politique dans le monde.

Comment se fait-il que Ponce Pilate ait pris place dans le *Credo* ? On serait de prime abord tenté de répondre d'une façon un peu crue : il s'y trouve comme un chien dans un salon ! Comme la politique dans la vie de l'homme et toutes choses égales d'ailleurs, dans l'Eglise ! Qui est Ponce Pilate ? Un individu décidément douteux et déplaisant, dont le caractère est loin d'être édifiant. Qui est Ponce-Pilate ? un fonctionnaire tout ce qu'il y a de plus subalterne, une sorte de commandant de place représentant le gouvernement militaire d'une puissance d'occupation étrangère, établie à Jérusalem. Qu'y fait-il ? La communauté juive locale a pris une décision sans avoir toutefois l'autorité nécessaire pour l'exécuter. Elle a prononcé une condamnation à

mort et il lui faut maintenant obtenir de Pilate la légalisation, voire l'exécution de ce jugement. Après quelques atermoyements Ponce Pilate fait ce qu'on lui demande. Un homme sans aucune consistance dans un rôle tout extérieur, secondaire ; le drame véritable, le drame spirituel se joue entre Israël et le Christ, devant le Sanhédrin qui accuse le Christ et le rejette. Ponce-Pilate, revêtu de son uniforme, assiste à cette scène ; on se sert de lui et son rôle n'est pas glorieux ; il livre à la mort un homme dont il a reconnu l'innocence. Il devrait agir selon le droit le plus strict mais il se laisse déterminer par des « considérations politiques ». Au lieu d'avoir le courage de s'en tenir à un jugement de droit, il cède aux hurlements du peuple, lui livre Jésus, et fait exécuter la crucifixion par sa cohorte. Lorsque au beau milieu de la confession de foi de l'Eglise chrétienne, à l'instant même où nous croyons accéder au plus profond mystère de Dieu, nous sommes ramenés à ces choses-là, nous avons envie de nous écrier avec Gœthe : « Quelle laide chanson ! fi ! une chanson politique ! » Mais puisque ce « sous Ponce Pilate » se trouve dans le Credo, nous devons nous demander quelle en est la signification. L'écrivain Dorothy L. Sayers a écrit pour la radio anglaise un jeu radiophonique intitulé *The man born to be king* (L'homme né pour être roi) ; elle y décrit le songe de Procla, épouse de Pilate, de la façon suivante : cette femme entend dans son rêve comment de siècle en siècle, en toutes langues, on proclamerait : « Il a souffert sous Ponce-Pilate. » Que vient faire Ponce Pilate dans le Credo ?

Lié sous cette forme à la Passion du Christ, ce nom

fait éclater une évidence : la souffrance de Jésus-Christ, cette révélation de la révolte de l'homme et de la colère de Dieu, mais aussi de sa miséricorde, ne s'est pas accomplie au ciel, ni sur quelque planète éloignée ou encore dans quelque monde des idées. Non ! cela s'est passé *en notre temps*, en plein dans cette histoire du monde au sein de laquelle s'écoule notre existence terrestre. Nous n'avons donc pas à désertier cette vie ni à vouloir nous réfugier dans quelque contrée meilleure ou encore à gagner quelque sommet inconnu — tour d'ivoire, « pays des merveilles chrétien » : Dieu est venu dans notre vie, dans tout ce qu'elle a d'horrible et d'affreux. Que la Parole soit devenue chair signifie aussi quelle est devenue temporelle, « historique ». Elle a pris la forme de la créature humaine, qui est représentée par des gens comme Ponce Pilate, et par chacun de nous en particulier, ne l'oublions pas. Mis en présence de cette histoire, nous ne gagnons rien à vouloir fermer les yeux ; Dieu n'a pas fermé les siens : il s'est inséré dans cette réalité. L'incarnation de la Parole est un fait éminemment concret, un fait dans lequel un nom d'homme a pu jouer un rôle. La Parole de Dieu a le caractère du *hic et nunc*. Elle n'a rien de commun avec l'opinion de Lessing qui veut y voir « une éternelle vérité de raison » et non pas « une fortuite vérité de l'histoire », Cependant l'histoire de Dieu est fortuite vérité de l'histoire, tout comme l'a été ce petit commandement de place. Dieu n'a pas eu honte d'exister en ce fortuit. La vie et la souffrance de Jésus-Christ sont liées aux facteurs qui déterminent notre humaine histoire, et cela en vertu de la mention de Ponce-

Pilate. Nous ne sommes pas demeurés seuls dans ce monde monstrueux ; Dieu est venu nous y rejoindre.

Une chose est certaine : Jésus-Christ, sous Ponce-Pilate, ne pouvait que *souffrir* et *mourir*, et c'est ce qui confère à cette histoire un caractère des plus douteux. On voit bien ici qu'il s'agit du monde qui passe, de l'ancien éon, du monde dont Ponce-Pilate est le représentant typique, avec son impuissance et son incapacité devant Jésus. C'est ainsi que l'empire romain se disqualifie, tout comme Pilate se disqualifie comme agent mandaté par l'empereur de Rome. C'est ainsi que nous apparaît toute activité politique à la lumière du Royaume de Dieu qui vient : tout est décombrés, tout est condamné d'avance. Le monde dans lequel paraît Jésus est éclairé par lui pour en montrer toute la déchéance et la folie.

Il ne serait pas normal d'en rester là, car l'épisode de Pilate a bien trop d'importance dans les quatre Evangiles pour que nous constations simplement que Pilate représente, d'une manière générale, l'homme de ce monde. Il l'est sans doute, mais il est encore *homme d'Etat* et *politicien* ; la rencontre entre le monde et le Royaume de Dieu a donc ici un caractère spécial. Il ne s'agit pas de la rencontre entre le Royaume et la science humaine, la société humaine, le labeur humain, mais de la rencontre du Royaume de Dieu et de l'Etat. Pilate est le représentant d'un ordre qui s'oppose à un autre ordre, manifesté par Israël et l'Eglise. Il est le représentant de l'empereur Tibère. Il exprime l'histoire du monde, telle qu'elle se déroule dans la perspective de l'ordre politique. Que Jésus-Christ ait souffert sous Ponce Pilate, signifie donc qu'il s'est

soumis à cet ordre politique : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi s'il ne t'avait été donné d'en haut » (Jn 19, 11). Jésus-Christ prend très au sérieux sa parole : « Rendez à César, ce qui est à César » (Mat. 22, 21). Il donne à Pilate ce qui est à Pilate, sans contester son autorité. Il souffre, mais se garde de protester contre le fait que c'est à Pilate qu'il incombe de prononcer un jugement contre lui. En d'autres termes, l'ordre politique, l'Etat est le lieu dans lequel se passe l'action de Jésus, l'action de l'éternelle Parole de Dieu. C'est le lieu, où, après une procédure humaine, en employant les menaces et les violences physiques, on décide de ce qui est juste ou injuste pour la vie extérieure des hommes. Voilà ce que nous appelons l'Etat, ou la politique. La vie du monde est toujours ordonnée politiquement, mais heureusement pas d'une manière exclusive ! C'est néanmoins dans ce monde ordonné selon les lois de l'Etat qu'apparaît Jésus-Christ ; souffrant sous Ponce-Pilate, il participe à un ordre politique et c'est pourquoi il vaut la peine de se demander ce que cela signifie, Qu'avons-nous à tirer de cette donnée historique qui nous montre l'Homme de douleur face à Ponce Pilate ?

Nous n'avons pas à développer ici la doctrine chrétienne de l'Etat, laquelle ne peut être séparée de la doctrine chrétienne de l'Eglise. Il est cependant bon d'en dire quelques mots. En effet, la rencontre de Jésus et de Pilate renferme en germe tout ce qui peut être pensé et dit au sujet de l'Etat en s'appuyant sur l'Evangile.

L'ordre et la puissance politiques, tels qu'ils sont incarnés par Ponce Pilate face à Jésus, apparaissent

incontestablement dans leur aspect *négatif*, absurde et dévoyé. L'Etat, en ces circonstances, se révèle avec toute la netteté désirable comme un Etat injuste ; il se disqualifie comme jamais encore, et la politique se montre telle qu'elle est : une monstruosité. Que fait Pilate ? Il fait ce qu'ont fait de tous temps les politiciens, ce qui semble être de tous temps le propre de la politique : il essaie de sauvegarder et de maintenir l'ordre à Jérusalem, afin de conserver du même coup son autorité, en sacrifiant la justice la plus élémentaire, à la défense de laquelle l'obligent ses fonctions. Etrange contradiction ! Sa raison d'être est de trancher entre ce qui est juste et injuste mais pour conserver son poste « par peur des Juifs » il renonce à accomplir ce qui serait précisément son devoir : il cède. Il ne condamne pas Jésus — *il ne peut* le condamner, puisqu'il le trouve innocent — et pourtant il le livre. Et en le livrant, il se condamne lui-même. En devenant le prototype de tous les persécuteurs de l'Eglise (en lui on devine déjà Néron), c'est l'Etat injuste qui fait son apparition et c'est un Etat qui se prostitue. Dans la personne de Pilate, l'Etat s'enlève à lui-même sa raison d'être. Il devient une caverne de brigands, une mafia de gangsters ; une organisation menée par une bande d'irresponsables. Voilà ce qu'on appelle « l'Etat — la politique ». Faut-il s'étonner, dès lors, que l'on montre de la lassitude à l'égard de tout ce qui concerne la politique, lorsque l'Etat, des années durant, a été incapable de se montrer sous un autre jour ? Vu sous cet angle, sous la forme des Pilate de tous poils, l'Etat s'affirme dans son opposition irréductible à l'Eglise et au

Royaume de Dieu. C'est l'Etat tel qu'il est décrit dans le chapitre XIII de l'Apocalypse, qui nous le montre sous la forme de la bête des profondeurs en compagnie de l'autre bête, à la gueule puissante, qui sans cesse glorifie et loue la première. La souffrance du Christ révèle, juge et condamne cette bête qui se nomme Etat.

Mais ce n'est pas tout. Nous ne pouvons nous en tenir là. Si Pilate révèle tout d'abord la dégénérescence de l'Etat et son injustice, il révèle aussi l'ordre de Dieu, un ordre juste et efficace. L'Etat *juste*, bien que souillé par les actions injustes des hommes, ne doit pas être entièrement supprimé. Ordonné et institué par Dieu, l'Etat est en cela semblable à la vraie Eglise. Si Pilate mésuse de sa puissance, cela ne change en rien au fait qu'il tient cette puissance de Dieu. C'est ce que Jésus a bien vu, comme saint Paul, plus tard, lorsqu'il exhorte les chrétiens de Rome à reconnaître l'Empire comme institué et ordonné par Dieu, et qu'il leur demande de se soumettre à cette institution, de s'écarter d'un christianisme apolitique, et de se savoir responsable de la conservation de l'Etat. Dans le cas de Pilate, il y a encore une chose qui souligne le fait que l'ordre politique est l'ordre de Dieu ; en tant que *mauvais* homme d'Etat, Pilate livre Jésus à la mort, mais, en tant qu'homme d'Etat droit et juste, il ne peut se soustraire à l'obligation de le déclarer innocent. Bien plus, Pilate, mauvais homme d'Etat, est obligé de vouloir et d'accomplir le contraire de ce qu'il devrait vouloir et accomplir en tant qu'homme d'Etat intègre et juste — libérer Barrabas et livrer Jésus à la mort, ou encore (à l'encontre de

1 Pierre 2. 14) « louer les méchants et punir les gens de bien ». En agissant ainsi, Pilate devient celui qui, en dernière analyse, applique la justice de Dieu. Son geste ne l'excuse pas, mais rend évidente la sagesse de Dieu. Que Jésus le Juste meure en lieu et place de l'homme injuste, et que l'homme injuste — Barrabas — puisse s'en retourner libre en lieu et place de Jésus, telle était la volonté de Dieu. C'est à cela que se ramène la Passion de Jésus sous Ponce Pilate, mauvais homme d'Etat — excellent homme d'Etat, malgré lui. En permettant que Jésus soit livré aux païens par les Juifs. Dieu voulait que sa Parole ne retentît plus seulement dans le cercle restreint du peuple d'Israël, mais fût annoncée aux nations de la terre entière. Le païen qui prend en charge Jésus, le recevant des mains sales de Judas, des grands prêtres et du peuple de Jérusalem, est un homme qui a lui aussi les mains sales ; ce païen est Ponce Pilate, mauvais homme d'Etat, mais homme d'Etat juste malgré lui. A cet égard, Pilate mérite la qualification que lui décerne Hamann : il est l'exécuteur du Nouveau Testament, et même en quelque sorte le fondateur de l'Eglise formée de Juifs et de païens. C'est ainsi que Jésus triomphe de celui qui l'a fait souffrir par sa méchanceté, et du monde dans lequel il a dû souffrir dès qu'il y fit son entrée. C'est ainsi qu'il demeure le Seigneur, même là où il a été rejeté par les hommes. L'ordre politique, en dépit de sa corruption, atteste de cette façon qu'en réalité il est asservi à Jésus, bien que ce soit Jésus qui paraisse lui être asservi. C'est pourquoi les chrétiens prient pour ceux qui gouvernent l'Etat et se sentent responsables

de leur conservation. C'est pourquoi la tâche du chrétien est de rechercher le bien de la cité, de respecter l'ordre de Dieu et l'institution politique, en choisissant en connaissance de cause, non pas le mauvais Etat, mais le juste, c'est-à-dire l'Etat qui s'honore de tenir sa puissance d'en haut, au lieu d'en avoir honte comme Pilate. Partant, les chrétiens ont l'assurance que la justice de Dieu triomphe dans la vie politique là même où elle est ignorée et piétinée par les hommes, à cause de la souffrance de Jésus, de ce Jésus à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre (Mat. 28, 18). Quant au méchant petit Pilate, il finira bien par supporter les conséquences de son attitude. Comment un chrétien pourrait-il prendre son parti ?

CHAPTRE XVII

CRUCIFIÉ, MORT, ENSEVELI, DESCENDU AUX ENFERS

Dans la mort de Jésus-Christ, Dieu s'est abaissé et s'est offert lui-même pour faire valoir son droit sur l'homme pécheur.

Il l'a fait de telle sorte qu'il a pris la place de cet homme, et s'est chargé une fois pour toutes, pour l'en délivrer, de sa malédiction et de son châtement, de son passé sans issue et de sa solitude sans espoir.

Le mystère de l'Incarnation se déploie en mystère du *Vendredi-Saint* et de *Pâques*. Et, comme cela s'est produit bien souvent dans le mystère de la foi, tous deux sont si étroitement unis qu'il est impossible de parler de l'un sans parler de l'autre, qu'on ne peut comprendre l'un que par rapport à l'autre. Il est vrai, à considérer l'histoire de la pensée chrétienne, que chacun d'entre eux a été tour à tour, plus en faveur que l'autre. On peut constater que l'Eglise d'Occident a un penchant très net pour la *theologia crucis*, insistant particulièrement sur l'affirmation : « Il a été livré à cause de nos péchés. » L'Eglise d'Orient, de son côté, met au premier plan la déclaration : « Il

est ressuscité pour notre justification », marquant ainsi sa prédilection pour la *theologia gloriae*. Il serait absurde de vouloir les opposer l'une à l'autre. Vous savez que dès le début Luther a mis l'accent sur la tendance occidentale : non pas *theologia gloriae* mais *theologia crucis* ! Il voyait juste, mais il faudrait se garder de dresser ces deux théologies l'une contre l'autre ; car toute *theologia crucis* a son complément dans la *theologia gloriae*. S'il n'y a pas de Pâques sans Vendredi-Saint, il n'y a pas non plus de Vendredi-Saint sans Pâques, sinon on court le risque de donner au christianisme une allure affligeante et maussade. Mais si la croix est la croix de *Jésus-Christ*, et non une simple spéculation sur la croix, qui serait en somme à la portée de n'importe quel païen, il est une chose qu'on ne peut alors ni oublier ni négliger, c'est que le troisième jour le crucifié est ressuscité des morts. Ceci admis, il sera possible de célébrer Vendredi-Saint d'une tout autre manière, d'abandonner en ce jour les chants tristes et mélancoliques de la Passion pour entonner déjà des cantiques de Pâques. Ce qui s'est passé à Vendredi-Saint n'est pas une chose lamentable et désolante, car *Jésus-Christ* est ressuscité. C'est ce que je tiens à affirmer avant tout lorsque je demande qu'on ne parle pas de façon abstraite de la mort et de la passion de *Jésus-Christ*, mais qu'on en parle au contraire en ayant les yeux fixés au delà, au lieu même où la gloire de *Jésus* est révélée.

Dans l'ancienne théologie on étudiait cet élément central de la christologie en utilisant les deux concepts

d'*exinanitio* et *exaltatio Christi*. Mais que signifient ici abaissement et élévation ?

L'*abaissement* du Christ embrasse un tout qui commence par le « souffert sous Ponce Pilate » et qui se précise singulièrement par le « crucifié, mort, enseveli, descendu aux enfers ». Il s'agit bien sûr de l'abaissement de cet homme qui souffre et qui meurt, et qui finit par descendre dans l'obscurité la plus totale. Mais ce qui donne une signification à l'abaissement et au sacrifice de cet homme, c'est le fait qu'il est le Fils de Dieu, donc personne d'autre que *Dieu lui-même* qui s'abaisse et se sacrifie.

Si l'on oppose à cela le mystère de Pâques qui se manifeste par l'*élévation* de *Jésus-Christ*, nous voyons qu'en cette glorification c'est Dieu lui-même qui se glorifie, qui fait triompher son honneur : « Dieu s'élève au milieu des cris de joie » (Ps. 47, 6). Mais le vrai mystère de Pâques ne réside pas dans le fait que Dieu est glorifié, mais bien plutôt en ce que l'homme est élevé, placé à la droite de Dieu afin de triompher du péché, de la mort et de Satan.

A condition de garder bien réunis ces différents éléments, l'image que nous obtenons est celle d'un échange incompréhensible, d'une *katallagé*, c'est-à-dire d'une permutation. La réconciliation de l'homme avec Dieu s'est faite de telle manière que Dieu a pris la place de l'homme et que l'homme a été mis à la place de Dieu, par un acte de pure grâce. C'est ce mystère insaisissable qui est notre *réconciliation*.

Si la confession de foi, qui dans l'ensemble est sobre de paroles et peu prodigue en détails, souligne à ce point la mort de *Jésus* (« crucifié, mort et ense-

veli... »), si les Evangiles s'étendent aussi longuement sur le récit de la crucifixion, si de tous temps la croix de Jésus a été mise en évidence comme centre réel de la foi chrétienne, si à travers tous les siècles on entend répéter toujours à nouveau, *Ave crux unica spes mea!*, ce n'est point pour glorifier et mettre en évidence la mort d'un martyr fondateur de religion (il existe au reste des récits de martyres plus impressionnants). Non ! ce n'est pas en cela que réside l'importance de la croix, et pas davantage dans le rôle qu'on lui prête d'exprimer la souffrance générale du monde : la croix comme symbole des limites de l'existence humaine ! La crucifixion de Jésus-Christ, au sens du témoignage apostolique, est l'action concrète de Dieu lui-même. Dieu lui-même se transforme, s'approche ; il ne considère pas sa divinité comme un butin qu'il faudrait conserver à la manière du brigand qui veille sur ses larcins ; au contraire, il s'extériorise soi-même, La grandeur de sa divinité est telle qu'il peut se permettre d'être désintéressé, de se pardonner quelque chose à soi-même. Il n'est pas obligé de se limiter dans sa divinité ; ainsi il demeure vraiment fidèle à soi-même. La profondeur de la divinité, la grandeur de sa magnificence se manifeste dans la possibilité de se cacher en son contraire, dans la déchéance la plus profonde et la misère la plus totale de la créature. C'est ce qui se passe dans la crucifixion du Christ ; le Fils de Dieu s'approprie ce qui devrait être la part de la créature en révolte. Il n'abandonne pas la créature à elle-même mais fait sienne sa détresse. Il ne l'aide pas seulement de l'extérieur (comme on saluerait quelqu'un de loin), mais il

s'approche de la misère de sa créature. Et pourquoi ? Pour que sa créature puisse se mouvoir librement et que le fardeau dont elle s'est chargée soit porté, emporté. Ce fardeau est si lourd qu'il devrait anéantir la créature, mais Dieu ne le veut pas, il veut qu'elle soit sauvée. La créature est si totalement perdue qu'il ne faut pour la sauver rien de moins que le propre don de Dieu ; Dieu est si grand que c'est là sa volonté : se donner soi-même. Il prend la place de l'homme : voilà la réconciliation. Remarquons à ce propos que toute doctrine concernant ce mystère central ne peut prétendre l'épuiser, pas plus qu'elle ne peut saisir et exprimer avec précision à quel point Dieu est intervenu pour nous. L'essentiel, dans toute doctrine de la réconciliation, est d'insister sur ce « pour nous ».

Dans la mort de Jésus-Christ, Dieu a fait valoir son droit ; il a agi comme un juge à l'égard de l'homme. L'homme s'est rendu au lieu où un jugement prononcé contre lui doit être inexorablement exécuté. L'homme se tient devant Dieu comme un pécheur, un être qui s'est séparé de Dieu, qui s'est révolté contre ce qu'il aurait pu être, Il s'insurge contre la grâce, qui est trop peu pour lui ; il méprise la reconnaissance dont il s'écarte de plus en plus. La vie humaine est là, dans le fait de s'écarter continuellement, de pécher grossièrement ou élégamment. L'homme se plonge dans une détresse inconcevable, il se rend impossible aux yeux de Dieu, il se place à l'endroit où Dieu ne peut souffrir sa vue, au revers de la grâce de Dieu. Le revers du oui divin est le NON

divin, le jugement, irrésistible lui aussi, comme la grâce.

Ce qui a été dit de Jésus : « crucifié, mort, enseveli... » il nous faut le comprendre maintenant comme l'exécution du jugement de Dieu prononcé contre l'homme et subi effectivement par l'homme.

Crucifié : pour un Israélite, être crucifié signifiait être maudit, rejeté ; rejeté non seulement d'entre les vivants, mais de l'alliance avec Dieu, et banni du peuple des élus. Crucifié veut dire : exclu, livré à la mort sur la potence, qui est la mort des païens. Soyons bien au clair : il s'agit ici de rejet, de malédiction, du jugement de Dieu que la créature humaine doit subir en tant que créature pécheresse. « Maudit est quiconque est pendu au bois » (Dt. 21, 23 ; Gal, 3, 13). Ce que Christ subit sur la croix est ce que nous aurions dû subir.

Mort : la mort est la fin de toutes les présentes possibilités de vie. Mourir signifie épuiser la dernière d'entre toutes les possibilités qui nous sont données. Quelle que soit l'interprétation physique ou métaphysique que l'on donne de la mort, une chose est certaine : il s'y passe la chose dernière qui puisse arriver, au titre de l'action, dans l'existence d'une créature. Ce qui est au delà de la mort doit être certainement autre chose que la continuation de cette vie. La mort est réellement la *fin*. Tel est le jugement auquel est soumis notre vie : attendre la mort. Naître et grandir, atteindre la maturité, puis vieillir est une approche continue de l'instant où il en sera fini,

définitivement fini, avec chacun de nous. Considérée sous cet angle, la mort devient un élément de notre vie auquel on préfère ne pas penser.

Enseveli : ce mot a l'air insignifiant, presque superflu, mais il a sa raison d'être. Nous serons ensevelis un jour. Un jour des gens se rendront au cimetière pour porter en terre un cercueil, puis tous s'en retourneront chez eux ; il y en aura pourtant un qui ne reviendra pas, et ce sera moi. On m'ensevelira, n'étant plus au royaume des vivants qu'un élément superflu et gênant — et ce sera là le sceau de la mort. « Enseveli » : c'est ce mot qui donne à la mort son caractère de disparition et de décomposition, et à la nature humaine son caractère fragile et putrescible. Qu'est-ce donc que la vie humaine ? Une course vers la tombe. L'homme se précipite au devant de son passé. Ce passé, dans lequel il n'y aura plus d'avenir, ce sera la chose dernière. Tout ce que nous sommes, deviendra le passé et sera livré à la putréfaction. Peut-être existerons-nous encore comme souvenir aussi longtemps qu'il y aura des gens pour garder mémoire de nous. Mais eux aussi mourront un jour et avec eux s'effacera ce souvenir. Il n'est aucun nom dans l'histoire humaine, si grand soit-il, qui ne devienne un jour ou l'autre un nom oublié. C'est là le sens d'enseveli ; le jugement porté sur l'homme est que l'homme dans la tombe est livré à l'oubli. C'est la réponse de Dieu au péché : l'homme pécheur n'est bon qu'à être enfoui sous terre et oublié.

Descendu aux enfers : L'image qui nous est donnée de l'enfer dans l'Ancien et le Nouveau Testament, est autre que celle dont nous avons eu des échantillons à

des époques plus récentes. L'enfer, le lieu des *infern*, l'Hadès, pour l'Ancien Testament, est le lieu des tourments, du total isolement, où l'homme n'existe plus en quelque sorte qu'en tant que non-être, en tant qu'ombre, Les Israélites ont imaginé l'enfer comme un lieu où les hommes planent dans l'espace sous forme d'ombres flottantes, et le caractère atroce de cette situation, pour l'Ancien Testament, vient de ce que les morts ne peuvent plus louer Dieu ni voir sa face, qu'ils ne peuvent plus participer aux services divins d'Israël. Ils sont exclus de la proximité de Dieu ; voilà qui rend la mort épouvantable et qui fait que l'enfer est réellement l'enfer. Etre séparé, coupé de Dieu : voilà qui s'appelle être dans le lieu des tourments, « des pleurs et des grincements de dents » (Mat, 8, 12). Il nous est impossible de nous représenter semblable réalité, semblable existence sans Dieu. L'athée ignore ce qu'est l'existence « sans-Dieu ». Etre « sans-Dieu » c'est l'existence en enfer. Que peut-il résulter d'autre du péché ? L'homme ne s'est-il pas séparé de Dieu ? « Descendu aux enfers » n'en est que la confirmation. Le jugement de Dieu est juste ; il donne à l'homme ce que celui-ci a voulu. Dieu ne serait pas Dieu, le créateur ne serait pas le créateur, la créature ne serait pas la créature et l'homme ne serait pas l'homme si ce jugement et son exécution venaient à manquer.

Or la Confession de foi nous affirme maintenant que ce jugement est exécuté par Dieu, que de telle sorte Dieu lui-même, en Jésus-Christ son Fils, à la fois vrai Dieu et vrai homme, prend la place de

l'homme condamné. Le jugement de Dieu est exécuté et la justice de Dieu suit son cours, mais de telle manière que la peine que l'homme aurait dû subir est supportée par l'Unique, par le Fils de Dieu qui paie de sa personne pour tous les autres. C'est en cela que réside la seigneurie de Jésus-Christ ; il se tient pour nous devant Dieu en prenant sur lui ce qui aurait dû être notre lot. En lui, Dieu s'affirme comme le responsable, alors que c'est nous qui sommes maudits, fautifs et perdus. Dans la personne de son Fils, de cet homme crucifié à Golgotha, Dieu prend sur lui tout ce dont nous aurions dû être chargés. Et c'est ainsi qu'il met fin à la malédiction. Il ne veut pas que l'homme aille à la perdition et paie son dû ; en d'autres termes il détruit le péché. Et Dieu ne fait pas cela en dépit de sa justice, car sa justice consiste au contraire en ceci que lui, le Saint, intervienne pour nous sauver, nous les impies — et qu'il nous sauve ! La justice, pour l'Ancien Testament, n'est pas la justice du juge qui fait payer le coupable ; elle est à l'inverse la décision du juge qui reconnaît en l'accusé un misérable, qu'il veut secourir en le remettant dans le droit chemin. C'est cela, la justice. Juger c'est relever, et c'est ce que fait Dieu. Non pas certes sans que le châtement soit subi ; mais c'est Dieu qui le subit à la place du coupable. En agissant ainsi, Dieu est justifié parce qu'il assume le rôle qui est celui de sa créature ! L'amour de Dieu et la justice de Dieu n'entrent pas en conflit. « Son fils ne lui est pas trop précieux, non ! Il le sacrifie pour moi, pour me racheter de la géhenne par son sang précieux. » Tel est le mystère de Vendredi-Saint.

Lorsque nous disons que Dieu prend notre place, se charge de notre châtement et nous en *délivre*, nos regards vont au delà de Vendredi-Saint. Nos souffrances, nos tribulations, notre mort même ne sont que l'ombre du jugement que Dieu a déjà accompli en notre faveur. Ce qui en vérité aurait dû nous frapper a été détourné de nous par la mort du Christ. C'est ce qu'affirme le Christ sur la croix en disant : « Tout est accompli ». En présence de la croix du Christ, nous sommes invités à reconnaître et la grandeur et le poids de notre péché, et ce qu'il en a *coûté* pour que nous soyons pardonnés. Il n'est de vraie reconnaissance qu'à la lumière de la croix du Christ. Car seul comprend la signification du péché celui qui sait que son péché lui est pardonné. Et nous pouvons en outre reconnaître que le prix *a été payé* pour nous de telle sorte que nous sommes libérés du péché et de ses conséquences. Dieu ne s'adresse plus à nous comme à des pécheurs qui devraient encore aller en tribunal, et il ne nous considère plus comme tels. Nous n'avons plus rien à payer. Nous avons été acquittés gratuitement, *sola gratia*, par la propre intervention de Dieu en notre faveur.

CHAPITRE XVIII

LE TROISIÈME JOUR, IL EST RESSUSCITÉ DES MORTS

Par la résurrection de Jésus-Christ, Dieu a élevé l'homme une fois pour toutes et l'a destiné à trouver justice en Lui, contre tous ses ennemis. Libéré, l'homme vit une vie nouvelle où le péché n'est plus devant lui, mais derrière lui, et non seulement le péché, mais aussi la malédiction, la mort, le sépulcre et l'enfer.

« Le troisième jour il est ressuscité des morts » : c'est le message de Pâques. Il annonce que Dieu ne s'est pas abaissé inutilement en son Fils, mais qu'il a agi ainsi pour son honneur et l'affermissement de sa gloire. Tandis que la miséricorde de Dieu s'affirme dans son abaissement, nous sommes ici en présence de l'*élévation* de Jésus-Christ. Si nous avons déclaré précédemment que dans l'abaissement c'est le Fils de Dieu, et partant Dieu lui-même, qui était en cause, il nous faut maintenant souligner que dans l'*élévation* il s'agit de l'*homme*. L'homme est élevé en Jésus-Christ, appelé à vivre de la vie que Dieu lui destine en le délivrant par la mort de Jésus-Christ. Dieu a en